Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 207

Artikel: Hygiène pratique
Autor: D'Anjou, Renée
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285667

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

coup elle comprit... Elle comprit que, comme elle, les choses revêtaient le deuil du passé.

En une seconde, elle revécut sa vie : son enfance insouciante et rieuse, bercée de caresses sans trouble, sans nuage, sans un chagrin, près de son père et sa mère agenouillés devant elle, l'adorant, lui versant leur tendresse à plein cœur ; sa jeunesse étonnée par les premiers désirs, curieuse et pensive, auréolée par tout ce que sa candeur y mettait de rêve et de soleil... Et l'amour, le mariage, l'amour encore, et le bonheur couronnant ses illusions... l'énivrement des baisers... la naissance d'André, leur allégresse, leurs folies d'enthousiasme !... Son mari, son Jacques ! comme il l'aimait ! comme elle l'aimait ! Que de félicités, que d'exquis, que d'ineffables souvenirs se rattachaient à ces six années d'union !... Mon Dieu ! que tout cela lui paraissait loin dejà ! Pourquoi ?... Oh ! Madeleine se rappelait maintenant !... La catastrophe ! l'écroulement ! Les moindre détails lui en revenaient à l'esprit, se précisaient, se fixaient sur le voile noir qui brusquement s'était étendu entre eux et qui les séparait encore, qui les séparait à jamais !

Un des amis de Jacques s'était pris un beau jour pour elle d'une violente passion, et avait osé la lui avouer, mais avec de tels cris de désespoir et de souffrance que, tout d'abord indignée, révoltée, puis compatissante, et d'ailleurs sûre d'elle-même, elle avait cru devoir ne pas lui refuser l'oubli qu'il implorait, et pouvoir, contre le serment d'un respectueux repentir, lui conserver son amitié. Tout se borna à cette unique tentative de séduction ; mais, habituée à prendre son mari pour confident de toutes ses pensées, Madeleine supporta mal le poids de ce secret qu'elle gardait par devers lui ; elle sentit qu'inévitablement elle le lui dévoilerait, et elle eut peur qu'une confession trop tardive ne fît pas suffisamment éclater son innocence.

Alors dominée par ses alarmes, elle affecta vis-à-vis de l'*autre* une telle froideur, une antipathie si profonde, si marquée surtout, et si maladroite que « le monde », l'horrible monde, se hâta d'y découvrir les indices d'une entente et d'un odieux calcul. Une fois parties en train de médisances, les langues avaient sifflé si bien, si fort que M. Brémond les avait entendues, les avait écoutées.

Une explication avait eu lieu, et ce que Madeleine avait tant redouté s'était produit ; bien qu'il lui eût juré que jamais il n'avait douté d'elle, il avait été ébranlé dans sa foi, dans sa quiétude.

Peu à peu, suscité d'une part par la jalousie, d'autre part par l'amertume d'un méconte immérité, le désaccord était venu : sur une apparence, sur un soupçon éveillé par un enfantillage, il l'avait accusée, outragée, l'avait menacée de récupérer son indépendance.

Bien plus que l'insulte, cette menace l'avait atterrée ; à la fin elle s'était rebellée contre tant d'injustice, elle l'avait pris au mot, et rejetant toute excuse et toute prière, c'était elle, elle, qui avait demandé et obtenu qu'on désassociât leur existence.

A mesure que ce passé ressuscitait en sa mémoire, elle retrouvait toute son énergie. Non certes, elle n'avait pas pardonné, elle ne pardonnerait pas. Et bien que ces quelques lignes, les premières qu'il lui adressait depuis la rupture, lui eussent brisé le cœur, elle se défendait de se montrer accessible à la pitié.

Il l'avait torturée. Pourquoi ne le torturerait-elle pas ?

Son fils était à elle, la loi le lui avait donné ; elle le gardait... pour elle, pour elle seule !

Elle se dressa, plia la lettre, qu'elle glissa dans son corsage.

— A moi, Jacques ! dit-elle tout haut. A moi ! Tu me supplies maintenant... mais je refuse, tu entends, je refuse !

Elle se dirigea sur un petit secrétaire, prépara vivement une feuille et une enveloppe. Mais comme elle cherchait de quelle façon elle allait signifier sa volonté, elle eut une allucination rapide qui la suffoqua, la courba défaillante et mouilla d'une sueur froide son front brûlant.

Elle était dans la chambre de son fils.

Le petit dormait, et pour qu'il ne fut pas troublé dans son sommeil par la clarté de la lampe, elle s'était accotée au lit dont elle maintenait croisés derrière elle les rideaux blancs.

A terre, tout autour de la cheminée, des jouets, toutes sortes de jouets, des cartons, des boîtes entourées de rubans roses, de rubans bleus, et là, au milieu, un homme accroupi... Un homme !... Il se retourna pour atteindre un des jouets...

— Jacques ! Jacques !

Par deux fois Madeleine a prononcé ce nom à voix étouffée ; pourtant elle regarde, inquiète, autour d'elle : ne l'a-t-elle pas crié ?

Elle saisit la plume, trace fébrilement :

« A neuf heures... Je vous attendrai... »

Elle met l'adresse.... puis elle sonne, elle appelle...

— Vite, cette lettre, à la poste... tout de suite...

Et enlevant dans ses bras son enfant qui s'est faufilé derrière la bonne, elle le presse contre elle, éperduement.

(*A suivre.*) Albert Delvallé.

HYGIÈNE PRATIQUE

Encore la propreté [1]

(Suite.)

Ce n'est pas très long de se plonger dans la baignoire chaque matin, comme nos voisins d'Outre-Manche, si frais et si roses — quand ils ne sont pas longs et jaunes ! Lorsque la place n'existe pas pour la baignoire dans l'étroit logement, elle ne saurait manquer pour le tub de caoutchouc qui se roule et s'accroche à un clou quelconque. Au sortir du tub, vite un coup de brosse aux ongles des pieds et des mains, une vaporisation légère sur tout le corps et les cheveux secoués, rejetés en avant et en arrière, afin que l'air passe jusqu'aux racines, puis les tordre, les attacher avec le moins d'épingles possible et de peignes, surtout pas de crépons — nids à microbes, source de démangeaisons — s'habiller rapidement ; en tout une demi-heure.

Ne me démentez pas, essayez ; il faut agir vivement, sans quoi on risque le rhume, car, bien entendu, je ne vous parle que d'eau froide ; vous savez que l'eau chaude au lieu de tonifier la peau la distend et amène les rides — nos ennemies ! L'eau chaude ne doit être employée que pour les yeux ou les parties congestionnées. Une foie habillée, au travail ! Cet ami de la vie, cet empêcheur de sentir les heures lourdes de l'ennui, les heures de la vieillesse marchant vers nous qui courons vers elle, bien involontairement.

Votre situation à toutes veut le travail sans exception. Etes-vous princesse ? vous avez mille occupations malgré vos nombreux serviteurs : vos enfants, votre maison, votre correspondance et enfin j'aime à croire que, placée très haut sur l'échelle sociale, vous savez regarder en bas et tendre votre main douce, pleine de bonne œuvres, vers ceux dont l'espoir est votre luxe, votre dépense quotidienne et la bonté de votre cœur.

Etes-vous mondaine ? vous êtes utile quand même, vos jours emplis d'obligations — semblant vides au prime abord — sont le rouage sur lequel se greffent la fortune des autres, leur gain, leur besogne ; au lever, vous avez des courses, des lettres, des arrangements de fêtes... s'amuser dans la moitié des cas, c'est travailler.

Etes-vous une modeste bourgeoise, une commerçante active ? Oh ! alors la maison, le courrier, le ménage, le devoir envers la famille prend toute la matinée — trop courte toujours.

Etes-vous l'ouvrière ? la brave et courageuse créature qui s'est levée tôt bien que couchée tard, vous, plus que tout autre, asez besoin de l'hygiène saine, car votre longue journée sera de peine et de lassitude. Courbée sur l'ouvrage, les reins pliés, le front penché, comme il vous faut la réaction tonique contre l'anémie ! Vous surtout, après votre toilette, quelque temps qu'il fasse, marchez le front haut, les reins cambrés, allez dans l'air, le vent, la pluie, n'importe, mais activez la circulation de votre sang pour qu'il reste pur et que les combustions intimes se fassent régulièrement.

La nature, au début du monde, ne voulait pas l'inaction, le travail assis occupant sans relâche les heures aux mêmes emplois. La civilisation a créé, par la communauté du travail, la centralisation d'une occupation unique au même individu, elle a maginé — dans un but de perfectionnement — l'épouvantable besogne, jamais variée, assimilant l'être humain à une machine, obligeant la jeune fille par exemple, à ne faire que des boutonnières, une autre à ne créer que des manches, etc...

Quand on songe que la variété du travail repose, occupe d'autres muscles, fait agir d'autres cellules cérébrales, on éprouve une angoisse à penser à cette misère semblable au supplice des Danaïdes.

Seulement, puisque la vie veut la souffrance pour s'ennoblir, puisque le mérite est dans l'acceptation du milieu, dans la volonté soumise à la destinée, dégageons-en le plus de bonheur possible, ô mes sœurs ! par l'emploi des petites joies à notre portée, joies venant de nous, de l'estime de nous, de l'honneur que nous devons faire à ce corps, logement de notre âme immortelle, égale de toutes les autres âmes créées pour l'universel avenir de paix.

Renée d'Anjou.

[1]) Voir le *Pays* du Dimanche n° 204 du 1er Décembre.

Bibliographie

Au Foyer romand, étrennes littéraires pour 1902. Lausanne, Payot et Cie, libraires éditeurs.

La maison Payot publie régulièrement, depuis plusieurs années, ce charmant volu-